

L'ETAT SAUVAGE

De David Perrault

Le Monde

Un western français et féministe - David Perrault aborde de manière originale un genre essoré par sa propre légende.

Rarement portée à l'écran et peu considérée par la fiction, l'histoire trop méconnue des Français en Amérique, du XVIe au XIXe siècle, reste encore à filmer. C'est précisément ce à quoi s'est attelé, non sans audace, le réalisateur français David Perrault, né en 1976, dont le deuxième long-métrage, après *Nos héros sont morts ce soir*, arpente les territoires du western et l'imaginaire des grands espaces. Un genre depuis longtemps essoré par sa propre légende, mais dont il s'agit moins ici de singer la geste, ou même de reproduire sagement l'iconographie, que de revisiter depuis une langue et un côté de l'histoire qui lui étaient jusqu'alors étrangers.

En 1861, en pleine guerre de Sécession et à l'approche imminente des troupes nordistes, une riche famille française de négociants en parfums quitte le Missouri, laissant derrière elle une propriété confortable et une place de choix dans la bonne société, dans l'espoir de regagner au plus vite son pays d'origine. Edmond (Bruno Todeschini), le père, s'assure les services d'un homme de main et ancien hors-la-loi nommé Victor (Kevin Janssens), afin de les escorter, lui, sa femme croyante (Constance Dollé) et ses trois filles (Alice Isaaz, Déborah François et Maryne Bertieaux), à travers les vastes contrées sauvages. Or rôde sur leur chemin une bande d'inquiétants mercenaires masqués, menés par une femme, Bettie (Kate Moran), pistolera chamanique et sans pitié que Victor a bien connue dans sa vie d'avant.

La traversée du territoire, rythmée comme il se doit par les péripéties, va projeter la famille hors des conventions qui régnaient encore dans son intérieur bien douillet et rebattre les cartes des rapports de domination qui y avaient cours. Esther, la cadette et véritable protagoniste du récit, promène ses regards sur les étendues et reçoit intérieurement l'appel de cette nature grandiose, où gît le ferment d'une liberté auparavant insoupçonnée, dont la rançon n'est autre que la violence. Plus le film avance et plus les hommes sont renvoyés à leur vanité ou à leur inconsistance, tandis qu'un gynécée se constitue, plus apte à faire corps avec le territoire, révélant en *L'Etat sauvage* un surprenant western féministe.

La beauté réelle du film survient dès lors qu'il déjoue les images toutes faites, dans ses moments suspendus, ses ralentis hypnotiques, ses embardées irrationnelles (Layla, la servante vaudoue, jouée par Armelle Abibou). **Son sens de l'espace et sa mise en valeur de paysages magnifiques étaient sans doute le plus bel hommage à rendre à cette lointaine Amérique évaporée dans le rêve français. On peut surtout remercier David Perrault de ne pas nous avoir resservi un énième western crépusculaire, tarte à la crème d'un genre épuisé, mais, pour une fois, un western véritablement « étranger », c'est-à-dire venu d'ailleurs.**

Mathieu Macheret

L'ETAT SAUVAGE

De David Perrault

Télérama¹

Un western féministe et ambitieux, à la française.

Il y a six ans, avec *Nos héros sont morts ce soir*, son premier long métrage en noir et blanc situé dans l'univers du catch, David Perrault sortait des sentiers battus. Cette fois, il s'aventure dans les contrées (très enneigées) du western crépusculaire et ... féministe. Soit l'itinéraire sanglant, en pleine guerre de Sécession, d'une famille de colons français installée dans le Missouri et poussée à la fuite par l'arrivée des Nordistes. Le père disparaissant rapidement, ne restent, pour ce voyage, que la mère, ses trois filles et leur bonne noire, guidées par un ambigu mercenaire.

L'ambition formelle du réalisateur est frappante, comme ses multiples influences, contemporaines : *L'Assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford*, d'Andrew Dominik, et *True Grit*, des frères Coen. Les séquences où une troupe de tueurs, véritables cavaliers de l'Apocalypse aux masques de tissu évoquant le Ku Klux Klan, sort de la brume, s'imposent ainsi en étonnantes visions, à la limite du fantastique.

L'« état sauvage » est d'abord celui de la jeune et vierge Esther (Alice Isaaz, magnifique), aux prises avec toutes les violences, mais aussi avec son attirance irrésistible pour le mercenaire. **David Perrault sait magnifier la sororité armée face à la sauvagerie des hommes et des éléments, et cette demoiselle en dentelles qui s'émancipe fièrement dans l'adversité.**

Guillemette Odicino

L'ETAT SAUVAGE

De David Perrault



Le jeune cinéaste français David Perrault ose se mesurer au western avec une audace mêlée de maestria. Ce western est un rêve dont l'étoffe est faite de héros, de bêtes sauvages, de passages vertigineux, de villages fantômes et de frémissements dangereux.

Une famille de Français est installée dans le Missouri, prospérant dans le commerce d'importation de parfums parisiens. Cependant, en 1861, éclate la guerre de Sécession. Les Français sont déchirés : leurs amis, leurs clients sont confédérés, mais eux-mêmes portent des valeurs universelles qui les ont fait renoncer à l'esclavage. C'est le cas des Delille, dont le chef de famille, Edmond, fait commerce avec le Sud, et les trois filles, Justine, Abigail, Esther, sous la conduite de leur mère, Madeleine, fréquentent le beau monde ; la gouvernante, Layla, est quant à elle une Antillaise émancipée et dûment rémunérée.

L'intrusion de soldats yankees en pleine ville, lors d'un bal de la bonne société, déchaînant une violence humiliante, décide les Français à partir. Edmond lance donc sa famille sur le chemin de l'aventure : rejoindre l'Atlantique, fuir une guerre qui n'est pas la sienne, pour tenter de gagner la France grâce à un bateau providentiel. Les bandes de miliciens confédérés dégénérés, les *bushwhacker*, rôdent et font peser une menace sur la petite troupe. Un guide s'impose pour traverser l'Ouest. Ce sera Victor Ludd, un mercenaire américain. Homme solitaire, rude et authentique, il incarne le *westerner* classique. Un être d'avant le train, d'avant la civilisation, qui sait qu'il va mourir en même temps que son monde de tradition.

L'ambiance du film change donc du tout au tout. Au confinement dans un monde raffiné, qui impose ses rites, ses habitudes, ses codes sociaux, entre robes à crinolines, pas de danse, lecture de Balzac et une manière très française de vivre à l'heure de Paris à l'autre bout du monde, succèdent les grands espaces propres à la vie sauvage, traversés par les chevaux et les chariots. De multiples rebondissements offrent aux trois sœurs une initiation à la survie en milieu hostile. **Comme si on passait d'*Autant en emporte le vent* de Victor Fleming en 1939 à *Impitoyable* de Clint Eastwood en 1992.**

L'intérêt du film, historique autant que formel, consiste à confronter cette représentation typique du cinéma américain à une vision plus européenne. **Cette hybridation est essentielle à la réussite de séquences en creux qui se mêlent avec des moments plus tonitruants. Le film joue de ces ruptures de tons, de cet écart entre les genres, de ces références partagées entre Amérique, France et Italie. Mais la touche définitivement française est le féminisme militant de ce film qui montre l'émancipation progressive d'un groupe de femmes dans un univers hostile.**

Antoine de Baecque

L'ETAT SAUVAGE

De David Perrault



Un exemple de beau film populaire, toujours respectueux de son spectateur.

L'une des qualités de *L'Etat sauvage* est d'évoluer avec naturel à l'intérieur de son genre, le western, sans se laisser écraser par les références ou se conformer à un cahier des charges. Au fond, l'Amérique était aussi une histoire française, et ce patrimoine peut être abordé sans complexe ou déférence vis-à-vis d'Hollywood. Une riche famille française effrayée par l'arrivée des nordistes quitte la Louisiane et tente de regagner sa patrie d'origine. Passant d'un intérieur bourgeois, cossu mais aussi étouffant, à des paysages sauvages, elle remet en question ce qui la structurait : la religion, le système patriarcal et la domination raciale. Comme dans tout bon récit d'aventure, *L'Etat sauvage* trouve sa dynamique dans la métamorphose et l'idée d'une transcendance, d'abord portées par le personnage rebelle d'Alice Isaz et s'étendant à toutes les femmes de la famille.

Stéphane du Mesnildot



Un western aussi réussi qu'ambitieux.

On avait laissé le réalisateur David Perrault avec les catcheurs de *Nos héros sont morts ce soir*, en 2013. Le voilà de retour avec *L'Etat sauvage*. Encore plus que Jacques Audiard ne l'a fait pour *Les Frères Sisters*, le cinéaste a choisi de s'attaquer à ce genre typiquement américain, en lui apportant une touche française et féministe à travers ses deux héroïnes incarnées par Alice Isaz et Déborah François. Ces femmes découvrent la liberté et, au milieu de paysages superbes, prennent le chemin de l'émancipation. La puissance d'un mystérieux mercenaire, joué par Kevin Janssens, fait aussi planer une tension sensuelle. Le film parvient à fasciner en entraînant le public sur des pistes semées d'embûches.

Caroline Vié

L'ETAT SAUVAGE

De David Perrault



Une œuvre envoûtante à l'ambition revigorante.

On ne pourra que louer la proposition faite par **David Perrault, qui ose s'attaquer à un genre quasi inexploré dans nos contrées (le western) pour mieux célébrer à la fois le romantisme suranné et la libération des mœurs féministes dans une société sclérosante.** Le voyage auquel cette famille de colons du XIXe siècle se voit contrainte en réaction à un droit de cuissage Nordiste prend évidemment une tournure initiatique, poussant les jeunes filles à s'affirmer et à se révéler au fur et à mesure qu'elles embrassent la minéralité des paysages et épousent leurs sentiments les plus enfouis.

L'étoile montante **Alice Isaaz est d'une infinie justesse dans le rôle d'Esther**, rebelle mal embouchée étouffant dans l'étroit corset où on tente de l'enfermer, s'octroyant deux beaux moments suspendus au mysticisme débordant de sens : sa rencontre à cheval avec un aigle majestueux, et son élévation au-dessus d'un chariot sur un pic escarpé, démontrant un courage et une force de caractère de meneuse. Face à elle, plus encore que le Belge Kevin Janssens, imposant mais plus attendu dans son animalité, la déstabilisante Kate Moran compose une criminelle insaisissable, charismatique et effrayante, rongée par une passion perdue.

Si l'on ressent le poids des influences du néo-western américain contemplatif (*Hostiles*, *The Keeping Room*, *The Homesman* et *Brimstone* en tête), *L'état sauvage* évoque aussi le douloureux jeu de pouvoir de *Proies* de Don Siegel, tout en payant son tribut au baroque italien, lors des séquences fantomatiques à la lisière du fantastique : l'introduction, gothique en diable, sur laquelle plane l'ombre de Mario Bava, l'apparition du convoi dans la brume ou cette fusillade finale enneigée aux accents lyriques gorgée de ralenti, voyant une procession masquée assiéger nos héroïnes peu avant l'explosion d'une croix catholique, faisant voler en éclats les barrières émotionnelles et les ultimes conventions.

L'épilogue chargé de magie vaudou, permettant à Esther de s'émanciper définitivement du patriarcat par le truchement d'un exorcisme cruel en forme de revanche amoureuse, achève de confirmer l'ambition revigorante de cette œuvre envoûtante.

Julien Cassarino

L'ETAT SAUVAGE

De David Perrault



David Perrault s'attaque à une montagne conceptuelle réputée infranchissable dans nos contrées : le western. Et le bougre relève le défi avec hardiesse.

Il y avait déjà dans *Nos héros sont morts ce soir* la marque d'une identité artistique forte, l'envie d'en découdre avec des mythologies et un patrimoine fascinants, du moins pour qui veut bien se donner la peine de creuser sous la surface. *L'Etat sauvage* est la confirmation de la singularité de cet auteur et de la pertinence de son style. Son cinéma et ses antihéros sont poursuivis pas des fantômes auxquels il faudra toujours se confronter selon les codes du genre visité. En l'occurrence, ici, le western en temps de guerre.

Dès la première scène, David Perrault joue avec brio des contrastes – sa couleur de prédilection demeure le noir, sa capacité à envelopper les personnages dans l'abîme, à attirer l'attention du spectateur sur des détails perturbants et à ne plus la lâcher. Le premier gunfight, sec et brutal, sera quant à lui baigné de lumières mordorées irréelles. La bascule du récit vers les extérieurs n'amènera aucun réconfort, les protagonistes traversant les grands espaces bardés de toutes les charges possibles : physiques, émotionnelles et symboliques. **La dramaturgie maintient le récit dans un état de tension constant.**

Le western à la française a toujours été le cousin mal à l'aise de son homologue italien, étriqué dans des vêtements mal taillés pour lui. David Perrault conjure des décennies de malédiction et plonge tête la première dans le grand bain de l'Ouest. Malin, il fait du déracinement le cœur de son intrigue et l'accommode de multiples nuances discursives. Ses personnages s'écartent des archétypes dans lesquels ils auraient pu s'enfermer. **Le récit s'incarne, vit, souffre, reprend son souffle. David Perrault s'en tire systématiquement avec élégance et assène son lot de plan mémorables, tant dans l'action que dans la contemplation.**

Sur le papier, il faudrait soutenir envers et contre toute objectivité ce genre de projet atypique pour leur audace et leur courage. Dans les faits, *L'Etat sauvage* se défend très bien tout seul et ressuscite l'espoir d'un cinéma de genre français honnête, intègre, droit dans ses bottes, le six-coups solidement accroché à la ceinture. Créateur de formes toujours étonnantes dans leur façon d'aborder leur sujet à bras-le-corps, défricheur de thématiques rares et passionnantes, David Perrault n'est plus seulement un réalisateur à surveiller, mais à apprécier.

François Cau